

Note de lecture

Beatrice Mabilon-Bonfils et François Durpaire,

La fin de l'école, l'ère du savoir relation, PUF, 2014

Fiche établie par Tanguy Cornu, professeur de SES au lycée Thiers (septembre 2014)

François Durpaire et Béatrice Mabilon-Bonfils font, dans ce livre, le pari que l'école telle que nous la connaissons aujourd'hui est condamnée à disparaître dans un horizon relativement proche : pour convaincre de l'imminence de la chose, ils citent par exemple des travaux qui anticipent l'avènement des cyborgs à... 2021, ou prévoient que d'ici 2022 une fillette de 9 ans sera en mesure de gagner le prix Nobel. Dans cet ouvrage, ils expliquent les raisons à l'origine de cette fin de l'école, ou au moins la fin de ses missions actuelles. Après avoir dressé cet avis de décès, ils se demandent à quoi ressemblera l'école du futur, compte-tenu des dynamiques liées à la mondialisation et à l'éclatement des savoirs. Avant d'examiner le propos dans le détail, il faut noter que la tonalité de l'ensemble de l'ouvrage est assez ambiguë, car si les auteurs pointent certains risques liés à telle ou telle évolution (par exemple la possibilité d'une domination de quelques mégafirmes sur l'ensemble de la production intellectuelle), ils paraissent dans l'ensemble appeler de leurs vœux cette disparition de l'école, s'enthousiasmant à propos d'hypothèses et d'options qui peuvent sembler profondément inquiétantes (professeurs remplacés par des robots, prise en charge de l'éducation par des entreprises privées...). La dimension acritique du livre est donc particulièrement déroutante.

Les auteurs commencent, dans l'introduction, par rappeler l'importance des mutations qui traversent l'école. Celles-ci sont détaillées dans le premier chapitre, à travers un retour historique sur ce qui constituait l'objectif de l'école publique de la Troisième République : « *permettre l'intégration de tous dans une unité fondatrice émancipant l'individu par l'instauration d'un savoir commun* » (p.13). Un tel projet serait aujourd'hui caduc, pour Durpaire et Mabilon-Bonfils. Plusieurs facteurs en témoigneraient : la difficulté contemporaine de l'école à établir un consensus sur ce qui mérite d'être enseigné (perte d'intelligibilité), la difficulté à incarner une parole collective et à transmettre un sentiment d'appartenance aux générations futures, la multiplication des « éducations à »... Du côté des enseignants, ceux-ci ne seraient plus animés par la vocation, mais s'engageraient dans cette voie par opportunité professionnelle. Ils subiraient une décrédibilisation de leur autorité, crise qui s'apparente à celle que connaît la famille (où « *la remise en cause de celui qui transmet la connaissance – de la « patrie » au « père » de famille – conduit à une crise des appartenances collectives* », p.31). Ces constats sont affirmés sur le ton de l'évidence, et cette succession de lieux communs sur l'école (surtout quand ceux-ci sont empreints d'une dimension réactionnaire, comme en témoigne la citation précédente) conduit progressivement à une certaine irritation chez le lecteur.

Le deuxième chapitre est sans doute le plus stimulant du livre. Les auteurs mettent en avant cinq grandes mutations qui obligent l'école à se transformer. La première, la mutation « pluri », est celle qui a trait à la dimension pluriculturelle de nos sociétés. L'école, confrontée à la coexistence de plusieurs cultures, ne peut désormais plus reposer sur la transmission d'une culture unique. La deuxième mutation (« trans ») concerne la distinction qui doit être faite entre citoyenneté et nationalité. La mutation « inter » prend acte de la multiplication des acteurs dans le domaine de l'éducation (ONG, société civile...), tandis que la mutation « supra » renvoie à l'existence d'instances de décision supranationale (comme le montre le rôle de l'OCDE en matière d'éducation par exemple). Enfin, la mutation « post » fait référence à la facilité déconcertante avec laquelle les savoirs sont aujourd'hui disponibles, grâce notamment à Internet.

Le troisième et dernier chapitre (« vers une créolisation éducative ») cherche courageusement à dessiner les contours de ce que pourrait être l'école du futur. Puisque l'école ne serait plus en mesure de façonner les identités, puisqu'elle n'aurait plus le monopole de l'intégration à un espace politique, ni même de l'insertion à un espace socio-économique, il serait donc temps d'envisager par quoi la remplacer. Pour les deux auteurs, c'est le « savoir-relation » qui doit désormais s'imposer. Le terme revient à de nombreuses reprises, et fait l'objet d'une tentative de définition en deux temps. Tout d'abord, le savoir-relation désignerait *« la relation des savoirs : c'est l'idée d'une circulation accrue des savoirs, comme il y a un déplacement des hommes et des marchandises. Le savoir ne peut plus être conçu ni appréhendé dans les limites d'une discipline séparée de toutes les autres. Il n'est également plus possible de le réserver à une élite et d'en priver la majorité »* (p.175).

Ces quelques phrases appellent quelques remarques. Tout d'abord, si l'on comprend bien le sens de l'analogie avec la circulation des savoirs, on perçoit mal en quoi l'absence de spécialisation disciplinaire susciterait davantage de mobilité des connaissances. Il est également difficile d'imaginer des professeurs capables de maîtriser suffisamment de domaines pour passer sans difficulté d'un type de savoir à un autre. Mais surtout, le lien avec la question de la démocratisation des savoirs ne va pas du tout de soi, alors que les deux auteurs semblent considérer qu'il s'agit de problématiques similaires. On peut à la fois être attaché à l'inscription disciplinaire des connaissances, et vouloir mettre celles-ci à la disposition du plus grand nombre !

La deuxième partie de la définition de « savoir-relation » mérite d'être citée intégralement : *« le savoir-relation revêt une dimension active lorsque la relation des savoirs induit un savoir de la relation. Le savoir-relation, en tant que relation des savoirs, savoir relié au monde, s'impose objectivement. Le savoir-relation, en tant que savoir et conscience de la Relation, s'apprend et se travaille, afin de construire à partir de la donnée brute »* (p.177). Sans doute une piste de recherche fructueuse pour l'Education Nationale...

Les auteurs passent alors en revue un certain nombre d'évolutions qui dessinent selon eux l'école de demain. En guise d'alternatives à la « manière scolaire d'apprendre », ils mentionnent un certain nombre d'expériences qui semblent fonctionner : formations assurées par des entreprises, par la télévision, éducation à la maison... A ce stade, on peine à savoir s'ils cherchent à effrayer le lecteur en lui proposant une vision apocalyptique, ou s'ils considèrent que de tels dispositifs méritent d'être réellement examinés. Bien évidemment, certaines expériences relatées peuvent présenter un intérêt, mais il n'est jamais fait question des problèmes économiques, voire éthiques, qu'elles peuvent poser (et on peut s'étonner de voir le « homeschooling » ou la télévision figurer comme procédés pédagogiques dans un livre qui vante le « savoir-relation » !).

La suite du chapitre aborde des problématiques différentes, qui semblent réunies par la nécessité de mettre en place cette « créolisation éducative ». Il contient par exemple un passage sur l'architecture des écoles, les auteurs se prononçant en faveur de nouvelles manières d'agencer l'espace de manière à « fluidifier » le fonctionnement de l'école. Si on rejoint le propos des auteurs à ce sujet, on distingue mal en quoi la mise en place de « *cloisons amovibles, rétractables et opérationnelles* » (p.205) serait de nature à modifier réellement la manière d'enseigner (peut-être s'agit-il de convier IKEA à la formation des futurs enseignants ?).

Un autre passage, placé sous l'autorité de Michel Serres, revient sur les bouleversements de notre relation au savoir induits par les nouvelles technologies. Les auteurs cèdent alors parfois à une forme de fascination pour l'objet technologique, paré de toutes les vertus pédagogiques. L'anecdote de la p.176 le montre bien : Margot, 5 ans, demande à sa grande sœur comment écrire Monster Academy dans la barre de Google pour consulter des images. Pour Durpaire et Mabilon-Bonfils, cette anecdote illustre les évolutions futures de l'éducation, alors même que ce processus d'apprentissage de la lecture et de l'écriture au sein des fratries existait bien avant les tablettes numériques ! De plus, la multiplication des contenus ne va pas nécessairement de pair avec une utilisation fructueuse de ceux-ci. Là encore, on peut penser que le savoir des professeurs est utile pour trier entre toutes ces informations, et que l'école doit rapidement s'emparer de cette problématique. Bien évidemment, si les professeurs sont remplacés par des robots, alors cela risque de s'avérer compliqué (même si ces robots d'un « *système de reconnaissance vocale, de synthèse vocale et de reconnaissance des visages grâce à des caméras* » -p.215- et connectés à Internet par le wi-fi).